



## Humanitaire

Enjeux, pratiques, débats

41 | 2015

Les mobilisations horizontales peuvent-elles s'étendre à l'humanitaire ?

---

# La résilience dans l'aide enfin expliquée

Philippe Ryfman

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/3248>

ISSN : 2105-2522

### Éditeur

Médecins du Monde

### Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2015

Pagination : 118-121

ISSN : 1624-4184

### Référence électronique

Philippe Ryfman, « La résilience dans l'aide enfin expliquée », *Humanitaire* [En ligne], 41 | 2015, mis en ligne le 01 novembre 2015, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/humanitaire/3248>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# *La résilience dans l'aide enfin expliquée*

Philippe Ryfman

---

## RÉFÉRENCE

Jean-Marc Châtaignier (dir.), *Fragilités et résilience. Les nouvelles frontières de la mondialisation*, Paris, Karthala, 2014

- 1 La « résilience » a acquis ces dernières années un statut de quasi nouveau paradigme en matière d'aide au développement ou humanitaire. D'usage multidisciplinaire, le terme a accédé à une telle notoriété qu'il est même passé dans le langage courant, car il s'agit d'un concept « polysémique » (p. 53). S'il véhicule généralement « une perspective qualitative positive fondée sur la résistance, le dépassement, le rebond permettant de valider ou d'invalider un schéma social prédictif », il recouvre une propension généralisée à être convoqué « comme cadre référentiel d'analyse des effets de perturbations liés à la mondialisation » (p. 60-61). On finit par ne plus très bien savoir dès lors quels en sont les signifiants exacts. D'autant qu'en France, particulièrement, il est fréquemment vu seulement comme une notion de catégorie psychologique, popularisée par le psychiatre Boris Cyrulnik<sup>1</sup> (qui l'a importé des États-Unis où son usage s'est développé à partir des années 1950). Or – à l'origine – le mot vient de la physique des matériaux...
- 2 Le grand mérite de l'ouvrage dirigé par Jean-Marc Châtaignier – alors qu'il était encore directeur général adjoint de la Mondialisation, du Développement et des Partenariats (DGM) au ministère des Affaires étrangères et du Développement international (MAEDI)<sup>2</sup>, est double. Il remet d'abord de la méthodologie et de la conceptualisation dans la résilience, avant d'apporter des éclairages précieux sur ses divers aspects dans le domaine de l'aide. Avec le concours d'une quarantaine d'auteurs venus de tous horizons (Ivoiriens, Sénégalais, Belges, Malgaches, Congolais, Nord-Américains, Britanniques, Français...), cet objectif est largement atteint. Certes, comme pour tout ouvrage collectif, l'écriture comme les contenus forcément changeants des différentes contributions peut parfois surprendre, voire désappointer. Mais c'est la loi du genre et les lecteurs trouveront là, selon leurs centres d'intérêts, matière à copieuse réflexion. Ils apprendront certainement beaucoup aussi, la qualité et la quantité des informations sur lesquelles s'appuient les analyses présentées étant impressionnantes.
- 3 Le livre est agencé en trois parties, se complétant et s'articulant harmonieusement. Elles sont d'importance à peu près équivalente. La première traite de l'émergence de l'idée de résilience dans l'agenda international de l'aide. Elle la confronte aussi aux concepts innovants en matière de développement. À cet égard, les dimensions potentiellement novatrices d'une telle démarche sont clairement identifiées et présentées. Ainsi Aurélien Tobie souligne que l'approche par la résilience place la communauté au centre du développement et implique aussi un jugement normatif sur ce qui relève en propre de cette résilience, au-delà de la seule adaptation ou de la survie à un choc. Le caractère pluridisciplinaire du concept serait également susceptible d'engendrer des effets positifs

## Fragilités et résilience



Les nouvelles frontières  
de la mondialisation

Sous la direction de  
Jean-Marc Châtaignier

ÉDITIONS KARTHALA

sur le domaine du développement international en tant que discipline (p. 83-87). Quant à François Grünewald, il identifie de façon convaincante plusieurs « repères et concepts » structurant le lien entre résilience et gestion des risques et désastres (p. 93-102). Il met en exergue l'enjeu de la projection vers le futur et plaide pour une « approche intégrée de la gestion des risques, incluse au sein des politiques de développement » (p. 103).

- 4 Dans une deuxième partie sont abordés les acteurs, domaines et territoires de la résilience. Un accent spécifique est mis sur les approches de la résilience urbaine, ou les atouts et limites de la notion sur les politiques de sécurité alimentaire. De façon fort originale (car peu fréquente dans le secteur de l'aide internationale), Aline Leboeuf analyse l'appréhension du concept par le secteur de la sécurité (armée, police, renseignements) [p. 297]. Le rôle des mobilisations citoyennes dans la construction de la résilience, ainsi que le glissement du paradigme bien connu désormais d'« État fragile » vers celui, en devenir, d'« État résilient » (p. 171-192) donnent lieu à des présentations riches et subtiles par Lorenzo Delesgues et François Gaulme (avec Charles Girard). Ce chapitre 10 se termine en outre par un appel à la recherche française et francophone de « travailler plus profondément sur ce nouveau concept de "résilience" afin notamment d'en promouvoir une vision enrichie transversale et *in fine*, politique » (p. 192).
- 5 Enfin, la troisième et dernière partie du livre est consacrée à une série d'études-pays, du Sahel à Haïti en passant par la République démocratique du Congo (RDC), Madagascar, la Côte d'Ivoire ou encore la Colombie. S'agissant de ces deux derniers États, l'attention est attirée – pour le premier – par la proposition des auteurs (Mama Ouattara, Jean-Marcel Koffi, Alice Kouadio-Odoufa et Abibatou Diop-Boare) de mise en place d'un observatoire *ad hoc*. Celui-ci serait doté d'outils de mesure et de suivi « dans le temps de l'éveil des capacités de résilience des individus et des groupes sociaux [...], de la réalisation effective de ces capacités à travers les différentes étapes du processus » (p. 380-381). Quant à la Colombie, la contribution de Sarah Marniesse et Jean-Bernard Véron explore les voies, moyens et acteurs de la construction d'une résilience adaptée à cette société à la fois ravagée par des décennies de violences (politiques ou liées au crime organisé) et puissamment dynamique. L'exemple de Medellin (p. 409-412), la seconde ville du pays, sert d'illustration centrale. À travers la restauration de la confiance des populations dans l'institution municipale, et de politiques publiques pro-actives d'urbanisme social, « le vivre ensemble a été profondément transformé » (p. 41).
- 6 C'est là un ouvrage à recommander donc, mais aussi à conserver et auquel se reporter. La richesse et la variété des apports, les références bibliographiques volontairement peu nombreuses mais bien ciblées, renforcent son caractère de référentiel pour la pensée francophone sur cette question, à l'horizon de plusieurs années probablement.
- 7 On se permettra toutefois de regretter un déséquilibre assez marqué entre l'approche développement et les analyses et études de cas concernant l'humanitaire. Même si elles ne sont pas absentes, notamment avec François Grünewald déjà cité et qui – en outre – signe ou cosigne trois autres articles ou encore Jaha Rabe Sahala de Meritens, dont la contribution de facture très institutionnelle déçoit néanmoins. En revanche, celle de Valérie Léon sur l'Éthiopie est exemplaire de rigueur et son analyse ciblée ouvre nombre de passionnantes perspectives (p. 385-401). Si l'orientation majoritaire penche donc néanmoins en faveur du développement, il aurait été intéressant de creuser davantage l'intégration de la résilience dans les discours et les pratiques des agences humanitaires, puisqu'elles en font désormais un usage conséquent. De même aurait-on souhaité que Jean-Marc Châtaignier, après nous avoir donné une belle introduction, rédige aussi une

conclusion, ou en charge un autre auteur. Il eût été moins question de faire une synthèse, forcément artificielle et difficile pour ce type d'exercice, que de croiser les apports multiples des auteurs pour ouvrir des chantiers futurs sur la question.

- 8 Tout cela n'enlève rien, bien sûr, à la qualité de ce travail dont il faut espérer que les institutions de recherche aussi bien que les acteurs publics et privés prolongeront, dans les années à venir la démarche. Par exemple à travers la réalisation de nouvelles monographies. Il faut en tout cas savoir vivement gré à l'éditeur d'avoir accepté<sup>3</sup> de prendre le risque éditorial de ce type d'ouvrage, même s'il a bénéficié du concours du MAEDI, de l'IRD et de l'Agence française de Développement (AFD). Cependant, Karthala – les lecteurs de la Revue le savent – en est coutumier. Alors, ne serait-ce que pour l'encourager à poursuivre ces expérimentations, assurer une bonne diffusion de l'ouvrage, c'est faire œuvre utile.

## NOTES

1. Voir de cet auteur particulièrement : *Un merveilleux malheur*, Paris, Odile Jacob, 1999 ou *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob, 2003.
  2. En 2015, il est le numéro trois de l'Institut de Recherche pour le Développement (IRD).
  3. Il est vrai qu'il l'avait déjà fait avec un précédent ouvrage sur les questions de fragilité : J.-M. Châtaignier et H. Magro, *États et sociétés fragiles. Entre conflits, reconstruction et développement*, Paris, Karthala, coll. Tropiques, 2007.
- 

## INDEX

**Mots-clés** : histoire de l'humanitaire, développement

## AUTEURS

### PHILIPPE RYFMAN

Professeur et chercheur associé honoraire au Département de Science Politique de la Sorbonne, Université Paris I, Panthéon-Sorbonne.

Chercheur sur les questions humanitaires et non-gouvernementales